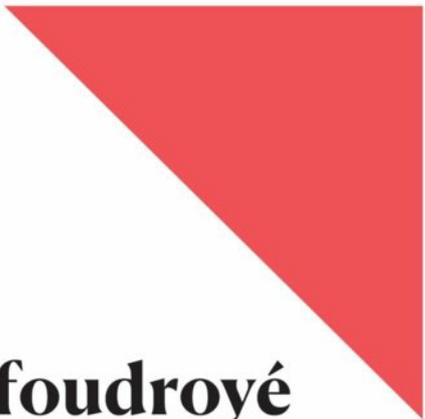
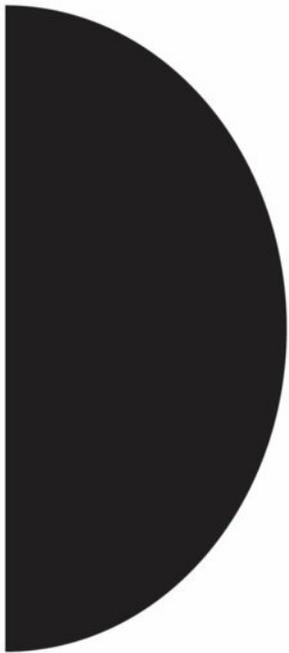


BLAISE CENDRARS



L'Homme foudroyé



Le Sans-Nom



DENOËL

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI

Nouvelle édition
des œuvres complètes de Blaise Cendrars
dirigée par Claude Leroy

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage
sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 1945, 1960, 2002, 2023, Éditions Denoël
© Miriam Cendrars/Succession Cendrars pour *Le Sans-Nom*

Blaise Cendrars

L'HOMME
FOUDROYÉ

SUIVI DE

LE SANS-NOM

*Textes présentés et annotés
par Claude Leroy*

DENOËL

TOUT AUTOUR D'AUJOURD'HUI

Nouvelle édition

Les œuvres complètes de Blaise Cendrars ont été réunies pour la première fois chez Denoël entre 1960 et 1964. La parution de ces huit volumes sous une couverture cartonnée verte fut un événement. Quarante ans après, cette édition historique mais dépourvue d'appareil critique ne répondait plus aux exigences des lecteurs modernes. De 2001 à 2006, une nouvelle collection a pris la relève sous un titre emprunté au poète : « Tout autour d'aujourd'hui » (TADA).

Présentant des textes révisés, préfacés et annotés, accompagnés d'inédits, d'une abondante iconographie et d'une bibliographie adaptée à chaque volume, les quinze tomes de la collection TADA ont constitué la première édition critique des œuvres complètes de Blaise Cendrars. Depuis sa parution, elle a joué un rôle déterminant dans la connaissance et la reconnaissance du poète.

En 2022, le développement international des recherches sur Cendrars rend nécessaire une mise à jour de la collection TADA. Les quinze volumes de cette nouvelle édition ont donc été révisés, actualisés et, selon une formule qui a montré son efficacité, chacun comporte sa propre bibliographie détaillée. « Tout autour d'aujourd'hui » reste la seule édition complète des œuvres de Blaise Cendrars.

PRÉFACE

Joie. Pleurs de joie... C'est le langage de Pascal qu'il faudrait parler ce matin. Voilà comment Maximilien Vox salue, en 1945, un grand livre, un de ces livres comme il n'y en a pas un tous les dix ans, *L'Homme foudroyé*. Parfois moins vibrante que l'ami Vox (qui est tout de même aussi l'éditeur du volume chez Denoël), la critique s'accorde à saluer le retour de Blaise Cendrars. On l'avait perdu de vue depuis longtemps. N'avait-il pas disparu de la scène littéraire depuis la fin de la Drôle de Guerre ? Alors que le grand mutilé de 1914-1918 n'était plus mobilisable, il s'était engagé à sa façon en devenant correspondant de presse chez l'armée anglaise. En mai 1940, la Débâcle l'avait accablé comme un drame personnel et il avait quitté Paris pour se retirer à Marseille, chez son ami le Dr Jean Fiolle, puis bientôt à Aix-en-Provence où il demeurera jusqu'en 1948. Par la même occasion, il avait aussi quitté le journalisme et les reportages dans la grande presse qui, durant les années trente, avaient ouvert une nouvelle carrière au poète du *Transsibérien* et au romancier de *Moravagine*. De 1940 à 1944, il n'avait rien publié, et son nom avait disparu à la fois des colonnes des journaux comme des vitrines des libraires. Comment et pourquoi ce *silence de la nuit* fut rompu, c'est tout l'objet, et toute l'énigme durable, de la lettre dédicatoire à Édouard Peisson, datée du 21 août 1943, qui ouvre le premier des trois récits qui formeront deux ans après *L'Homme foudroyé*.

Deux tirages en 1945 et une réception favorable attestent que le livre a connu le succès dès sa parution. Avait-il pour

Préface

autant rencontré son public ? Cendrars semble en avoir douté. Le long silence de guerre avait estompé son image d'écrivain. Qui était-il donc Cendrars en 1945 ? On se souvenait mal du poète qui n'avait rien publié depuis vingt ans avant de recueillir tout récemment, et pour la première fois, ses *Poésies complètes*¹. *Complètes* ? C'était assez dire qu'il n'en écrivait plus. Quant au romancier, il s'était détourné du *fictif* depuis la parution, en 1929, des deux volumes de *Dan Yack* qui, à bien des égards, se présentent comme une œuvre testamentaire. Restait le journaliste lancé par un reportage dans *Vu*, en 1930. Cet hebdomadaire illustré de grande diffusion lui avait passé commande d'une vie de Jean Galmot, un affairiste tenté par la politique, et le reportage comme le livre qui en était issu, *Rhum*, avaient ouvert à Cendrars un nouveau public. C'est comme journaliste qu'il avait publié ses deux derniers livres avant les *Poésies complètes* mais – ironie de l'Histoire – c'était au mois de mai 1940 : *D'Oultremer à Indigo*, un recueil d'« histoires vraies », était resté sans écho, et *Chez l'Armée anglaise*, un volume de reportages, avait été aussitôt interdit par l'occupant.

En ce mois d'août 1945, Cendrars revenait avec un livre de souvenirs. Place au grand témoin qui se penche sur son passé ! N'avait-il pas été, avant l'autre guerre, un compagnon d'Apollinaire ? C'était tout un univers de rencontres, de voyages et d'aventures qu'apportait *L'Homme foudroyé*, d'une richesse foisonnante, mais sans grand souci apparent de composition. Des souvenirs de la Grande Guerre, des épisodes marseillais au cours des années vingt, et ces étonnantes « Rhapsodies gitanes » qui entraînent aux quatre coins du monde. Riche, grouillante, la chronique enchevêtrait les événements, mêlait les noms, brouillait les dates. L'auteur se souciait si peu de la chronologie qu'il semblait écrire à la diable, sans plan ni méthode, jetant ses souvenirs sur le papier comme on vide ses malles. Une habitude de grand voyageur, peut-être. Passait encore que ce gros volume prît parfois le ton du pam-

1. *Poésies complètes*, Denoël, 1944 (l'achevé d'imprimer est de mai).

Préface

phlet pour bousculer les gloires du temps : un vrai jeu de massacre dont André Gide, Jules Romains, Georges Duhamel ou Picasso faisaient les frais. Un comportement de légionnaire, sans doute. Mais il y avait plus ennuyeux. Au regard d'autres témoins de la même époque, Cendrars prenait parfois de sérieuses libertés avec l'exactitude des faits. Ceux de sa propre vie que souvent, il est vrai, on ne connaissait qu'à travers sa légende d'aventurier. Mais aussi celle des autres, et, pour le coup, on s'alarmait. Une tendance de mythomane, probablement. Tout de même, les objections devenaient sérieuses s'il s'agissait de Mémoires. Mais était-ce bien le cas ? La couverture du volume avait déjà troublé les repérages : *L'Homme foudroyé/roman par/Blaise Cendrars. Roman ?* Cette indication avait été ajoutée à l'initiative de Maximilien Vox mais on l'ignorait et elle entretenait l'équivoque sur le genre. Était-ce pour dissiper le malentendu que Cendrars avait inséré dans le volume des « Notes pour le Lecteur inconnu » ou bien pour l'entretenir ? C'était, assurait-il, pour échapper à *cette sensation d'écrire dans le vide, sensation vertigineuse à la longue, qui est trop souvent le lot de l'Auteur*. Au constat d'évidence – le lecteur est forcément un inconnu –, s'ajoutait toutefois une sommation : avis était donné au lecteur de ne pas réduire ce nouveau livre à un modèle antérieur et, en somme, de maintenir sa lecture à hauteur d'inconnu.

Au cours de ses entretiens radiophoniques avec Michel Manoll, dont l'enthousiasme sans distance l'incommode un peu, Cendrars invite son interlocuteur à ne pas banaliser *ces Mémoires qui sont des Mémoires sans être des Mémoires*. La formule est restée fameuse : définir *L'Homme foudroyé*, ce serait en finir avec lui, alors que, précisément, c'est l'originalité de son entreprise que Cendrars fait valoir à force de réticences, de contrepieds, de relances, sans proposer pour autant une contre-définition explicite. C'est par allusions qu'il procède, invoquant les Saintes Écritures, l'alchimie ou l'alphabet aztèque, et toujours poussant le « Lecteur inconnu » à mettre l'accent sur les questions d'écriture et non pas sur l'exactitude

Préface

de la relation. Un livre de souvenirs à l'emporte-pièce, *L'Homme foudroyé*? une chronique à bâtons rompus? des Mémoires à sauts et à gambades? Allons donc! Jacques-Henry Lévesque, quant à lui, ne s'y méprend pas. Cet ami resté à Paris cumule alors les fonctions de documentaliste et de confident, et il entretient avec Cendrars une correspondance souvent quotidienne du plus grand intérêt parce qu'elle ouvre une porte sur l'atelier de l'écrivain. À qui mieux qu'à ce témoin privilégié présenter *ce drôle de livre qui tient du roman policier, du Cantique des cantiques, de l'incantation, du reportage et des confessions d'un démiurge*²?

Que ne dispose-t-on sur *L'Homme foudroyé* d'un « Pro domo » dans lequel Cendrars, comme il l'a fait pour *Moravagine*, aurait retracé l'histoire de son livre! Et d'abord présenté ce titre intimidant. Qui est-il donc cet homme foudroyé qui prend le volume sous sa tutelle? Un personnage parmi d'autres, comme van Lees, ce légionnaire pulvérisé par un obus à l'attaque de la ferme Navarin? Une famille plus vaste d'humiliés et d'offensés, puisque Cendrars déclare son *grand amour des simples, des humbles, des innocents, des fadas et des déclassés*? Une figure de Lazare, le ressuscité, ou bien du Christ lui-même? Un autoportrait de l'auteur? Comment choisir parmi tous ces foudroyés et le faut-il? Instable autant qu'énigmatique est la nature de cette foudre dont se dérobent les cibles et les effets, et qui se fait connaître à son extrême ambivalence. Foudre de mort, foudre de vie, elle apparaît tour à tour comme ce qui abat : la guerre, la blessure, le malheur de vivre, les amours en ruine, la banlieue crucifiée; mais aussi comme ce qui relève : le coup de foudre amoureux, l'embrasement créateur, la grâce d'une plus belle nuit d'amour à Marseille ou d'une plus belle nuit d'écriture à Méréville. Fascinante foudre dont rien ne révèle mieux la nature double

2. Lettre du 6 décembre 1944, dans « *Et maintenant veillez au grain!* », Correspondance entre Blaise Cendrars et Jacques-Henry Lévesque, 1922-1959 (éd. Marie-Paule Berranger), Genève, Éditions Zoé, 2017, p. 319.

Préface

que son odeur, celle de l'ozone, une *odeur mère, une odeur de ferment* que Cendrars imagine avoir été celle, *projetée sur le plan mystique*, qui s'est répandue à l'ouverture du tombeau de Marie-Madeleine, le 12 décembre 1279 : *baume de la vie, encens de la mort*.

D'une guerre à l'autre, contre toute attente, la foudre a montré successivement ses deux visages. À la plus grande peur éprouvée par Cendrars au front en juillet 1915 – qui annonce la blessure au combat deux mois plus tard – ont répondu, en 1917, la féerie découverte à la Pierre, le pays des cressonniers, puis la rencontre avec Raymone qui l'a poussé à s'éloigner de Paris car son amour était tel qu'il craignait de *tomber foudroyé*. Admirable incertitude des émotions... Et, de même, à l'effondrement de mai 1940 qu'il avait ressenti comme *la mort de la France* a répliqué le choc imprévisible du récit d'Édouard Peisson. Comment désespérer de la foudre quand on s'en est fait un nom de braises et de cendres ? *L'Homme foudroyé* est le récit d'une renaissance à l'écriture, un récit à secrets d'une renaissance à secrets. Toujours à Jacques-Henry Lévesque : *Comme tout grand livre, L'Homme foudroyé est un livre à clés*³.

C'est à l'identification de ses personnages que Cendrars pense d'abord – première clé – puisqu'il ajoute : *je me demande en riant qui l'on y mettra plus tard ?* Dans cette drôle d'autobiographie, les personnes réelles se rencontrent, en effet, avec des personnages à l'identité plus problématique. Si l'apparition du poète André Gaillard ou celle du peintre Fernand Léger ne bouleverse pas le principe de réalité, il n'en va pas de même pour Jicky le photographe, l'ensorcelante Mme de Pathmos, Mick le navigateur, Paquita la messagère de la mort, M. Jean le collectionneur, Manolo Secca le pompiste sculpteur ou l'ensemble des « Gitanes »... Tout en invitant le lecteur – qui ne s'en prive pas – au plaisir de la devinette, Cendrars lui administre, en douceur, une leçon d'écriture en

3. Lettre du 11 décembre 1945, *ibid.*, p. 451.

Préface

lui faisant comprendre qu'il fabrique ses personnages à partir de *pilotis*, comme disait Aragon.

Pas question, bien entendu, de fournir les clés des personnages. Les signaler suffit pour inviter à l'enquête. Et, peu à peu, c'est dans l'ensemble du livre que le secret s'insinue par tout un jeu de réticences, d'ellipses, de dérobadés ou de rebuffades. Marseille, ville emblématique, est le théâtre d'une lente, longue, singulière et sanguinaire et ininterrompue initiation qui va des mystères de la Diane d'Éphèse aux conciliabules secrets de Carbone... et à l'écriture de Cendrars lui-même, si l'on en juge par ce morceau de bravoure :

[...] *Je déclare au Lecteur inconnu à l'intention de qui j'ai rédigé ces notes sans prétention pour le distraire, que je n'y dis pas tout. On a pu le remarquer. Je ne dis que ce que je veux bien dire. Prière de ne pas y chercher autre chose et surtout ce que je ne dis pas. Inutile d'écrire à mon Éditeur sous prétexte d'éclaircissements supplémentaires. Je ne répondrai pas*⁴.

Naturellement, l'avertissement demande à être entendu à l'envers, comme une recommandation instante faite au lecteur de ne pas conclure trop vite et de maintenir à vif l'attente d'une révélation. Par exemple – deuxième clé – sur la genèse de ce livre qui reste aussi mystérieuse que l'incendie créateur auquel il doit sa naissance.

On ne connaît aucun plan de *L'Homme foudroyé*. En a-t-il même existé ? Aucun document ne le présente comme un projet unitaire ou la mise en œuvre d'un programme délibéré. Les trois récits – d'importance croissante – qui se succèdent dans le volume se sont également succédé sur la table de cuisine de l'écrivain à Aix : « Dans le silence de la nuit » est venu en premier, suivi par « Le Vieux-Port » et enfin la « Rhapsodie gitane » qui en proliférant s'est progressivement multipliée en deux, puis en quatre « Rhapsodies gitanes ». D'ailleurs, *Le*

4. *Infra*, p. 164.

Préface

Vieux-Port et *Rhapsodies gitanes* devaient d'abord paraître séparément chez Jean Vigneau en éditions de luxe, et seules la crise du papier et les difficultés de l'après-guerre ont retardé ces publications que rien ne présente comme les fragments d'un livre à venir. Doit-on considérer *L'Homme foudroyé* comme un recueil composite, à la suite des trois volumes d'« Histoires vraies » dans lesquels Cendrars, dans l'avant-guerre, avait rassemblé des nouvelles parues dans la grande presse ? *Histoires vraies* (1937), *La Vie dangereuse* (1938) et l'infortuné *D'Oultramer à Indigo* (1940) avaient illustré une série qui n'est pas close selon Cendrars, qui distingue ainsi les entreprises.

L'Homme foudroyé, de fait, est un livre qui s'est inventé en cours d'écriture. *Work in progress*. Les trois récits qui le composent se sont enchaînés l'un à l'autre par une démarche déductive et associative, d'une complexité croissante, si bien que la « Quatrième Rhapsodie gitane » sans avoir été préméditée constitue le point d'orgue non seulement des trois précédentes mais également de l'ensemble du livre. « La Fête de l'invention » qui ouvre « Le Vieux-Port » ne désigne pas seulement la découverte du tombeau de Marie-Madeleine : elle caractérise la démarche de Cendrars. Mais l'invention n'est pas un abandon pur et simple à la spontanéité : au chroniqueur de filer les signes et de tisser les textes en tirant parti très consciemment – la correspondance avec Lévesque le prouve – des chances que lui offre le langage. Il multiplie ainsi les rebonds et les ricochets, les reprises et les échos. Ou les travaux d'aiguille, pour reprendre une métaphore chère à l'auteur du *Plan de l'Aiguille* parce qu'elle traduit en secret le nom de sa mère, née Dorner, pluriel de *Dorn* qui veut dire « aiguille, aiguillon, dard », en allemand.

L'analogie règne en maîtresse dans une écriture aztèque ou gitane qui procède par condensations, diffractions ou réversibilités. Aux jeux de sons mêlant les jeux de sens, elle conduit, mine de rien, le lecteur de saint Lazare à la gare Saint-Lazare, et elle fait parler les noms propres : Peisson, le poisson-Christ, Méréville ville mère et merveille, et, parmi tant d'autres,

Préface

La Panne et La Redonne, qui donnent à la foudre ses deux visages. Multipliant raccords et points nodaux, Cendrars réinvente dans *L'Homme foudroyé* la rhapsodie des aèdes grecs qui, comme le plus célèbre d'entre eux, Homère, allaient de ville en ville pour coudre et recoudre les mêmes fragments de textes en discours toujours nouveaux ; mais aussi celle de Franz Liszt déjà placée sous le signe des Tziganes et qui privilégie l'improvisation, les ruptures de ton et la surprise contre des formes plus canoniques comme la sonate.

La genèse de *L'Homme foudroyé* recèle – troisième clé – une surprise de taille. Ce que la solennité de la lettre à Peisson ne laisse pas deviner, c'est que ce livre-phénix est né des cendres d'un autre projet. Sa correspondance avec Raymone⁵ révèle que Cendrars entendait sortir de son silence de guerre par un livre sur Marie-Madeleine, *La Carissima*⁶. Mais il ne cesse de retarder ce qu'il appelle un *grand plongeon dans la mystique* et, progressivement, d'ajournements en réemplois, la célébration de la sainte a cédé la place à l'invocation de Lazare, son frère. Une étrange affaire de famille, qui aboutit au refoulement d'un livre auquel Cendrars répète qu'il attache la plus grande importance. *La Carissima* n'était-elle pas dédiée à Raymone, qu'il identifie dans ses lettres à l'illustre pécheresse ? Sans entrer dans l'indiscret détail des raisons humaines, trop humaines, qui ont conduit à cette identification, sans s'interroger non plus sur le rôle que se réservait l'hagiographe dans la rédemption de sa compagne, tout donne à penser que *La Carissima* n'a pas été écrite parce qu'elle n'avait plus sa place dans l'univers de l'homme foudroyé. Deux séquences des « Rhapsodies gitanes » sont cruelles pour la dédicataire du livre avorté : dans la 13^e séquence – on est en 1923 –, la Mère

5. Correspondance de Blaise Cendrars avec Raymone Duchâteau, 1937-1954 : « *Sans ta carte je pourrais me croire sur une autre planète* » (éd. Myriam Boucharenc), Genève, Éditions Zoé, 2015.

6. Les fragments de *La Carissima* ont été édités par Anna Maibach, Champion, 1996.

Préface

gitane annonce à Cendrars que le *monde à part* qu'il est en train de construire pour la femme aimée se changera pour lui en prison le jour où *elle se sera égarée comme on perd une clé*. Un peu plus loin, dans la 16^e séquence, le narrateur constate avec amertume que, dix ans plus tard, les prévisions de la Mère se sont malheureusement vérifiées : si le poète est bien désormais *maître de son univers*, le *palais aérien* a été déserté par l'infidèle. Exit *La Carissima*. Place donc au livre de Lazare.

Le patronage de Lazare sur *L'Homme foudroyé* ne va pas non plus sans paradoxe. Sous un certain angle, ce livre de renaissance à l'écriture se présente comme un long défilé de déconvenues, de faillites, de malentendus, de ruptures, de faillites amoureuses et d'échecs dans tous les domaines... Ce *Plan de l'Aiguille* que Cendrars ne parvient pas à terminer à La Redonne, ce fiasco de cinéaste à Rome, ces adieux qui s'ensuivent avec le cinéma, ces affaires au Brésil qui ne se feront pas, ce poème, *Au Cœur du monde*, qu'on cloue comme on crucifie dans une caisse en bois blanc, cette rupture avec les milieux littéraires parisiens, cette Vita Nuova construite tout autour de Raymone mais dont elle s'est enfuie, cette histoire d'amour manquée avec une amazone de substitut, une Diane rencontrée au bord d'un marigot, ces amitiés qui tournent aux règlements de comptes avec Charles-Albert Cingria et Fernand Léger, *le pédé et la bourrique*, comme il les désigne sans aménité à Lévesque... Autant de pannes.

Mais voilà les redonnes : la leçon de Marie-Madeleine dont l'Amour a rendu le corps imputrescible, celle de Lazare le ressuscité, et celle du Christ ; mais aussi l'apprentissage du bonheur de vivre dans le château de l'Escarayol, l'initiation lente à l'alphabet aztèque grâce à Paquita dans un autre château, la féerie découverte dans un pays de cressonnières qui semble dessiné sur une Carte de Tendre, et, plus que tout, faisant réplique à la crucifixion d'*Au Cœur du monde*, comme Noël à Pâques, cette *plus belle nuit d'écriture* dans la grange de Méréville qui, pour l'anniversaire de ses trente ans, fait du

Préface

poète de la main gauche un nouveau-né... Sans oublier le choc qui a mis feu à l'écriture après le récit de Peisson.

Un récit banal, somme toute : une scène de fornication entre l'officier allemand qu'était contraint d'héberger Édouard Peisson, à la campagne, et *une grue invraisemblable qu'il avait ramenée de Marseille*. Dans cette anecdote scabreuse mais anodine, qu'est-ce qui peut bien avoir réveillé l'écrivain en Cendrars ? De quelle nature exacte – quatrième clé – sont donc les *réminiscences similaires* au si merveilleux pouvoir qu'elle a ranimées chez lui ? Impossible d'évaluer la véracité de l'événement rapporté : cette plus grande peur au front, en 1915, est aussi vraisemblable qu'invérifiable. Mais elle se donne à lire *entre les lignes* dans une écriture du sens multiple où le figuré ne s'objecte pas au littéral et qui trouve ses répondants à la fois dans l'Écriture Sainte et dans l'alphabet aztèque. Aussi brutal qu'ait pu être l'événement déclencheur, il importe moins que la chaîne d'associations bouleversantes que, de fil en aiguille, il a éveillée. Afin qu'on n'enferme pas l'*incendie* du 21 août 1943 dans l'anecdote pittoresque, Cendrars reviendra plus tard sur l'énigme de l'étincelle⁷ pour en compléter les données, soulignant la nature lacunaire de toute interprétation pour mieux pousser le « Lecteur inconnu » à se remettre lui aussi à l'œuvre.

Revenant sur les effets si disproportionnés des confidences de Peisson, Cendrars se souvient qu'à la même époque s'était installé, dans son immeuble d'Aix, porte à porte, un être immonde, un assassin devenu membre de la Gestapo. Cette présence, il l'avait ressentie comme porteuse d'une sourde menace de contagion comme seule peut en faire peser la rencontre de son double, le M. Hyde qui sommeille en tout Dr Jekyll. *Entre les lignes* – car le récit suggère sans conclure –, c'était comme si, porte à porte, Moravagine était revenu. Est-ce là la *réminiscence similaire* qui se cache dans cette *sacrée frousse* au front ? Peisson aurait-il réveillé le souvenir du *grand fauve*

7. *Le Lotissement du ciel* (1949), *Œuvres autobiographiques complètes* (ci-après OAC), t. II, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2013, p. 419-420, 454-455.

Préface

humain dans lequel Cendrars a reconnu, dès 1912, sa part d'ombre, de violence et de mort ? Voilà qui jette une lumière inattendue sur un épisode du « Vieux-Port », au cours duquel la femme de Jicky entraîne Cendrars pour le tuer vers une maison de santé qui rappelle l'asile de Waldensee, près de Berne, où Moravagine est enfermé au début du roman. Une vraie *maison de fous*, elle aussi, cette clinique du Dr Lelong. Et plus loin, dans la « Troisième Rhapsodie gitane », n'est-ce pas le retour de Moravagine qui remplit d'angoisse le visiteur de la Cornue, chez Paquita ?

De l'autre côté du mur quelque chose se retournait comme pour changer de place. Non, ce n'était pas les frondaisons du parc bouleversées par une rafale d'hiver, mais quelque chose d'énorme et de sournois, en tout cas, un être vivant, un être abattu prêt à s'appuyer au mur et à écraser le château pour se mettre debout et faire un pas comme un ivrogne⁸.

Dans l'imaginaire de Cendrars, Moravagine tient une place aussi capitale que difficile à délimiter. L'enfermer dans le roman qui porte son nom ferait méconnaître un pouvoir de métamorphose que Moravagine tient de Fantômas, sous l'influence duquel Cendrars a conçu ses aventures. Plus qu'un personnage, aussi monstrueux soit-il, c'est une figure constamment mobile, riche en avatars et en résurgences imprévues. Une figure du mal ? Dans nombre de textes, Cendrars fait de l'éventreur de femmes son double noir, son mauvais moi, sa part maudite, l'autre irréductible qui traverse toute son œuvre. Dans le répertoire des emplois de Moravagine, figurent ainsi le Boche contre lequel le poète a pris les armes en 1914, mais aussi le clan des Roumanis violemment opposés aux Siciliens, et tout particulièrement le « mauvais » Marco, l'ennemi intime du « bon » Sawo qui sortira vainqueur de leur duel à mort. Dans

8. *Infra*, p. 279.

Préface

la dramaturgie intime de Cendrars, Moravagine donne son nom à l'homme de la main droite en guerre avec l'homme de la main gauche.

Comment méconnaître, par ailleurs, l'extrême ambivalence avec laquelle Cendrars évoque celui qui l'a pourtant conduit à la ferme Navarin et à la mutilation ? Tour à tour source de vie et porteur de mort, réserve inépuisable d'énergie et principe de destruction permanente, idiot et génie, frère et ennemi mortel, Moravagine dispose des attributs de la toute-puissance, et cet excès d'identités fait de lui un autre Sans-Nom, un Dieu-Diable qui détient les clefs de la création poétique – à condition toutefois, pour l'homme qui écrit, de ne pas s'engloutir dans cette fascination, d'écrire comme on exorcise et, périodiquement, de retuer l'autre par la plume. Cendrars n'avait-il pas fait la part du feu en lui abandonnant sa main droite arrachée au combat ? Cette violente délivrance lui avait permis d'expulser sa propre violence et d'exiler sa main morte – sa main Moravagine – dans la constellation d'Orion, loin du *monde à part* que construisait, désormais, autour de Raymone, le poète de la main gauche. Or, depuis 1940, Moravagine avait repris le pouvoir dans le monde. La Débâcle avait marqué son triomphe, et voilà qu'il était redescendu d'Orion pour menacer à nouveau Cendrars et son *palais* abandonné par Raymone. C'est ce qui lui révèle le récit de Peisson jusqu'à l'éblouissement et cette révélation dicte à l'écrivain en panne sa tâche et son devoir. Avec l'aide de Marie-Madeleine et de Sawo, de Paquita et de Liszt, Cendrars relève le gant contre l'envahisseur. Il a choisi son patron : contre Moravagine, ce sera Lazare, le ressuscité. Contre l'Histoire et ses bégaiements, il n'est qu'un recours : devenir le maître du temps.

C'est par la côte du bois du Temps-Perdu qu'un matin de 1927 Cendrars, en compagnie de sa chienne Volga, a quitté sa maison des champs du Tremblay-sur-Mauldre en direction du Midi. Ce beau programme, discrètement prous-

Préface

tien, le conduit logiquement à La Redonne, qui donnera son nom chez lui au temps retrouvé. Ce n'est pas le hasard qui l'avait conduit dans ce village de pêcheurs, près de Marseille, mais sans doute l'entremise d'un de ses amis, le Dr Jean Fiolle ou l'acteur Marcel Lévesque, le père de Jacques-Henry, qui lui rendront visite dans son ermitage. Qu'importe, après tout. En 1944, La Redonne est devenu pour l'homme foudroyé un lieu mythique : c'est là que s'est jouée dans la réalité et que se rejoue dans un récit la redonne du temps. Pas de meilleur endroit pour faire ses Pâques de 1927, et c'est autour de la mort et de la résurrection que tourne tout ce qui touche à La Redonne. Sans doute n'y achève-t-il pas *Le Plan de l'Aiguille*, comme il l'escomptait, mais c'est là que lui est venue l'idée de couper son roman en deux, ce qui va le sortir de l'impasse.

Hasards et chances du calendrier : *L'Homme foudroyé* vient de paraître quand les éditions de la Tour proposent à Cendrars de republier les aventures de Dan Yack, jamais rééditées depuis 1929. Apportant à son texte de nombreuses retouches, il décide de réunir — de recoudre — en un volume les deux tomes séparés à La Redonne. À cette occasion, il découvre entre les deux livres des analogies dont il s'étonne dans une lettre à Jacques-Henry Lévesque :

Je suis plongé dans les corrections du Plan et des Confessions. En bien des passages de ce livre est l'annonciation de L'Homme foudroyé aussi bien en profondeur que dans la manière de mener certaines parties du récit. Déjà la question de la dislocation du temps me préoccupait, mais je n'en avais pas pris conscience.*

** L'automate y est et l'homme foudroyé — je l'avais oublié!... même la prison y est...⁹*

9. Lettre du 13 octobre 1945, *op. cit.*, p. 426. Sur les liens entre les deux textes, voir la préface à *Dan Yack*, TADA, t. IV.

Préface

On pourrait s'étonner de l'étonnement, peut-être feint, de Cendrars. N'a-t-il pas placé l'écriture de *Dan Yack* au cœur du « Vieux-Port » ? Entre les deux livres, les affinités sont aussi nombreuses que précises et troublantes. La foudre et le temps les associent, mais aussi ce qu'ils composent ensemble : la mort, dont on renaît... parfois. La mort rôde dans les deux livres, tantôt collective et c'est la guerre, tantôt individuelle et c'est, ici, la mort des trois artistes dans une île déserte, puis celle de Mireille, la clé égarée de l'univers de Dan Yack ; et là, les morts d'André Gaillard qui mourra de ses blessures, de Paquita qui se suicidera, de Marco cloué contre un arbre d'un coup de couteau, et de cet étrange Mick, mauvais mari et piètre peintre, qui meurt pendant le séjour de Cendrars à La Redonne. La foudre est au travail.

Silence est fait, en revanche, sur un événement qui précède immédiatement le séjour à La Redonne : Georges Sauser, le père de Cendrars, est mort un mois plus tôt, le 12 février 1927 – alors que son fils tente d'achever les aventures d'un parricide, ce Dan Yack qui renie les siens et se veut *Dan Yack tout court*. Il y a déjà dix-neuf ans que la mère, Marie-Louise Dorner, est morte ; c'était en 1908, et déjà en février, un mois décidément mortuaire. Voilà donc Cendrars orphelin. Et apparemment exaucé, lui qui proclamait, dans *Au Cœur du monde*, en 1917, *Je ne suis pas le fils de mon père*, et qui n'a cessé de multiplier les déclarations associant son choix d'un pseudonyme (et son rapport à l'écriture) au rejet brutal de toute filiation. L'idée qu'il se fait de la modernité est ouvertement parricide. Ce qu'il aime dans le mythe du phénix qu'il cherche à apprivoiser dans son pseudonyme, c'est un idéal d'auto-engendrement plus encore que la promesse d'immortalité. N'être que le fils de ses œuvres.

Chaque fois qu'il évoque son père, pourtant, c'est pour souligner ses défaillances à la fois dans sa vie privée et dans les affaires : peu de suite dans les sentiments comme dans la conduite de sa vie. Pas de caractère, et plus faible encore qu'indigne. Contentieux dans le contentieux : un an après la mort

Préface

de Marie-Louise, Georges s'est remarié avec sa maîtresse. De cette nouvelle famille naîtront deux enfants que Cendrars n'a jamais rencontrés. Aux portraits de son père, il donne toujours un tour de commisération plutôt indulgente, mais un peu inquiète, comme si, en dépit de ses proclamations d'autarcie, il craignait de tenir plus qu'il ne le souhaite de ce père de caricature qui lui ressemble comme une ébauche ratée. Comment se réjouir, pour autant, de la mort de celui auquel il était par trop facile de s'opposer, et avec lequel toute réconciliation est maintenant impossible ? Est-ce l'embarras du fils que traduit l'absence de toute mention du père qui vient de disparaître aussi bien dans le texte de 1927 (*Dan Yack*) que dans celui qui raconte 1927 (« Le Vieux-Port ») ? Ce silence est-il celui de l'indifférence ? Et si c'était, tout au contraire, la mort de son père qui avait décidé le fils à faire retraite dans un endroit solitaire ? Premier indice : c'est *un matin de février* qu'il dit avoir quitté Le Tremblay-sur-Mauldre, alors qu'il est parti fin mars, sans doute le 23.

Au « château » de l'Escarayol, Cendrars n'aurait rien écrit des aventures de Dan Yack, à peine quelques lignes, puis la beauté du paysage l'aurait détourné de l'écriture. Il se contredit toutefois lui-même puisque c'est de « La Redonne, 1927 » qu'il a daté « Le petit Cahier de Mireille », l'unique prépublication des *Confessions de Dan Yack*¹⁰. L'aurait-il oublié entretemps ? Difficile à imaginer quand on découvre que c'est dans ce « petit cahier » que Mireille, en termes poignants, relate la mort de son propre père. Qu'un deuil réel se dise et tente de se faire par la voie oblique d'une fiction, le pathétique du récit achève d'en convaincre. C'est à Mireille que Cendrars a délégué le soin de dire sa douleur.

Au deuil si déchirant de Mireille, fait écho dans « Le Vieux-Port » une autre histoire de mort, plus anecdotique mais qui, par confrontation, devient troublante. Au cours de son séjour

10. « Le petit cahier de Mireille », *La Revue européenne* n° 5, mai 1928.

Préface

à La Redonne, Cendrars a rencontré une jeune femme étrange, vingt ans, peut-être une voleuse, qu'il décide à venir faire le ménage chez lui. Sophie est *la femme à Mick*, un vieux navigateur ivrogne et manchot, aussi mauvais mari (il bat sa femme) que mauvais peintre : *par rapport au Douanier Rousseau la peinture de Mick était ce que le Douanier est par rapport à Ghirlandajo*. Ses croûtes illustrent, pourtant, des thèmes de voyages et d'aventures typiques de Cendrars. Quand le poète, désireux de rencontrer le marin qui se cache, interroge *la femme à Mick* sur l'âge de son mari, elle lui répond : *septante...* Curieux helvétisme chez une Parisienne, et pour désigner un homme du Midi... Les deux manchots finiront par sympathiser devant une bouteille de cognac mais, peu de temps après, Mick mourra. L'improbable Mick est-il venu prêter sa figure à Georges Sausser pour des retrouvailles posthumes entre le père et le fils ? Dix-sept ans se sont passés depuis le deuil, et le pathétique du récit de Mireille a cédé la place à une version truculente suggérant que le lien du fils avec le père s'est recousu – comme feront bientôt les deux volumes de *Dan Yack* dans leur nouvelle édition. La mort de Mick fait droit à la mort du père dans le récit de La Redonne comme dans l'expérience de la redonne. Par contraste marqué avec *Dan Yack*, si proche de lui à tant d'égards, si *annonciation*, *L'Homme foudroyé* est un livre d'après la foudre parricide, un livre de réconciliation avec une figure de père longtemps reniée et humiliée. L'heure n'est plus ni au désarroi ni au ressentiment mais à la maîtrise du temps.

À quoi tient, dans *L'Homme foudroyé*, cet air de fête, cette jubilation de l'écriture dont rendent si mal compte un titre aux couleurs tragiques et tant d'épisodes marqués par la blessure, l'échec ou la mort ? Qu'est-ce qui pousse Cendrars à écrire à Lévesque que c'est là, de loin, ce qu'il a fait de meilleur à ce jour, et à Raymone que c'est *le meilleur livre du monde* ? C'est dans le traitement du temps qu'il faut chercher les éléments d'une réponse. Dans un désordre savamment composé,

Préface

le traitement rhapsodique de chacun des récits et des récits entre eux répond à une ambition de démiurge : inventer l'écriture de l'éternel retour. Voilà qui justifie l'entrée en scène de la *prochronie*.

Dans l'œuvre de Cendrars, la prochronie pourrait n'être qu'une passante, mais sa rencontre est aussi capitale que la passante de Baudelaire car c'est une messagère de l'impossible. Elle apparaît en 1932 sur la couverture d'un récit autobiographique, comme un sous-titre générique : *Vol à voiles/Prochronie*. Rien dans le texte – si ce n'est le texte lui-même – ne définit ce néologisme que sa composition apparente à la diachronie et à la synchronie, à la chronique et surtout au prochronisme, que le *Petit Larousse* présente comme *une erreur de chronologie, qui consiste à placer un fait plus tôt qu'à l'époque où il est arrivé. (peu us.)*. Dans la prochronie, c'est un tiers état du temps qui se donne à percevoir, rejetant à la fois le temps successif de la diachronie et le temps simultané de la synchronie. Un temps cyclique, que caractérise une certaine façon d'avancer l'aventure, de l'antidater, comme on ressource, pour mieux la relancer au présent.

L'Homme foudroyé n'est pas un livre de Mémoires, mais une prochronie, où tout se joue entre deux dates : le 21 août 1943 et le 1^{er} septembre 1917, dont la seconde *revient* dans la première. L'ambition de Cendrars est moins de commémorer l'expérience initiatique de Méréville que de montrer comment elle s'est produite une seconde première fois, ailleurs et autrement, à Aix. Il ne s'agit pas de s'appropriier le passé à la lumière du présent, ce qui relève de l'autobiographie, mais, plus radicalement, de s'appropriier le présent grâce au passé, ce que permet la prochronie. Telle est la clé la plus secrète de ce livre à secrets : le 21 août 1943 a vu le retour au présent du 1^{er} septembre 1917. Dans l'enchaînement d'une menace de mort et d'une délivrance, dans le renversement de l'extrême dépossession en chant d'allégresse, Aix c'est Méréville revenue. Grâce à l'expérience prochronique se réalise le retour de la blessure de vie – la blessure qui fait

Préface

renaître – qu’attendait Cendrars depuis les années trente. D’où la jubilation.

L’Homme foudroyé n’est pas l’enregistrement passif de ce retour de l’illumination. Cendrars cherche à la transmettre au lecteur par les pouvoirs de la rhapsodie : à celui-ci de rebattre les cartes de la vie de l’auteur en entrant dans le jeu des recoupements et des réversibilités. Qu’il intervertisse les rhapsodies s’il le veut, qu’il bouleverse l’ordre des séquences. À lui désormais les redonnes. Ou les pannes. D’où l’anxiété du prochroniqueur : le lecteur saura-t-il déjouer les pièges du déjà-lu ? Comprendra-t-il que la prochronie est une pratique palingénésique de l’autobiographie ? Alors, oui, l’auteur de ce livre qui ne ressemble à aucun autre sera bien le maître du temps, victorieux de Moravagine une fois de plus, un vrai démiurge, en effet, livrant ses confessions et méritant plus que le mauvais double de se poser en rival de celui qui excède tous les attributs, Dieu, le Sans-Nom, ce qui nous conduit – dernière clé – au récit auquel Cendrars a donné ce titre mystérieux.

Pendant longtemps, l’existence du *Sans-Nom* n’a tenu qu’à la seule et unique mention, mais combien éloquente, qu’en fait *L’Homme foudroyé*¹¹. Cendrars affirmait avoir évoqué dans ce récit le souvenir émerveillé de sa *plus belle nuit d’écriture*, celle qu’on se rappelle comme sa *plus belle nuit d’amour*, la nuit anniversaire au cours de laquelle, un 1^{er} septembre à La Pierre, près de Méréville, il avait écrit d’une traite *La Fin du Monde filmée par l’Ange N.-D.* Mais il avait gardé ce récit pour lui en précisant : *tellement j’y tiens...* Belle façon d’attiser chez le Lecteur inconnu un désir qu’aucune publication n’est venue combler par la suite ! S’agissait-il d’un de ces textes fantômes dont Cendrars n’est pas avare, lui qui recommande d’établir pour chaque écrivain le *Manuel de la bibliographie* des livres qu’il n’a jamais publiés ni même écrits ? L’ouverture des archives du

11. Voir *infra* p. 232.

Préface

poète à Berne a révélé que non seulement ce récit n'est pas imaginaire mais qu'il avait même été publié entre-temps... sous un autre titre. Personne n'avait décelé la présence du *Sans-Nom* dans « Partir », un récit publié par *La Revue de Paris* en octobre 1952.

C'est sur l'insistance du directeur de cette revue, Marcel Thiébaud, que Cendrars avait changé le titre et supprimé le prologue du récit :

Si tous les détails de la traversée me sont présents à l'esprit, je n'arrive pas à retrouver le nom du bateau sur lequel j'embarquai à Libau, Courlande, à destination de New York (City). C'est pourquoi j'appellerai ce bateau le « Sans-Nom ».

La requête de Marcel Thiébaud ne manquait pas de bon sens : puisque le récit s'interrompt avant l'embarquement promis, le titre ne perd-il pas sa raison d'être ? Pourquoi mener le public... en bateau ? C'est ainsi que le lecteur de *L'Homme foudroyé* a manqué un premier rendez-vous avec le récit secret. Les directeurs de revues ne sont pas des mythographes. Loin de résoudre l'énigme, toutefois, la révélation grâce au manuscrit du titre et du projet originels la relançait : par quel étrange cheminement le voyage sur le *Sans-Nom* s'est-il donc achevé dans une grange de Seine-et-Oise ?

Le manuscrit du *Sans-Nom* n'est pas daté, mais il a vraisemblablement été écrit vers 1935. À cette époque, Cendrars est déjà à la recherche d'un renouveau. Mécontent de tous, mécontent de lui, il se défend mal contre le sentiment de frelater dans le journalisme sa vocation de poète. Mais comment renouer avec ses origines ? Comment réveiller le phénix qui s'est endormi dans son pseudonyme ? Cendrars est convaincu que la création poétique obéit à des cycles et que seul un acte de refondation, un acte mythique, est à même de la renouveler. Il hésite cependant sur la formule. Pour faire renaître en lui le poète, faut-il recommencer ce voyage de 1911 qui l'emportait vers le Nouveau Monde ? D'une nuit d'angoisse

Préface

dans les rues de New York, hantée par la figure du Christ, étaient sortis tout ensemble ce qu'il considère comme son *premier* poème, *Les Pâques*, et son *nom le plus vrai*, Blaise Cendrars.

Revenir à ce voyage fondateur, le faire revenir par les magies de l'écriture, et redevenir ainsi sans nom dans l'attente d'un nouveau baptême, voilà de quoi se ressourcer. L'oubli du nom du fameux bateau était, en effet, symbolique : Cendrars a toujours su qu'il s'agissait du *Birma* mais il avait projeté sur le bateau le désir de dépouiller son identité. Pourquoi le voyage de plume a-t-il tourné court ? Au cœur du récit qui devait reconduire le poète à New York dans l'espoir d'un nouveau sacre, la nuit de Méréville a surgi. Devant l'irruption du *souvenir émerveillé* de la nuit du 1^{er} septembre 1917¹², la nuit d'angoisse des Pâques de 1912 s'est effacée : le conteur vient de comprendre grâce à son projet de pèlerinage, mais *contre* lui, que ce qu'il lui fallait faire revenir, ce n'est pas l'initiation de 1912 mais celle de 1917. D'une nuit l'autre. La nuit de New York, si elle a fait de Cendrars un poète, l'a également conduit à la ferme Navarin, le 28 septembre 1915, et à l'amputation de sa main droite au terme d'un enchaînement de violences symboliques et de violences concrètes qui ont affecté tour à tour la main à plume d'un poète à la modernité belliqueuse et la main à eustache de l'engagé volontaire dans l'armée française. Dans l'imaginaire de Cendrars, c'est toute son aventure de poète de la main droite, né dans les rues de New York, mort pendant la bataille de Champagne, qui se voit comme contaminée par cette logique perverse, puis révoquée dans la grange de Méréville, au cours d'une nuit de Nativité qui voit l'avènement de cet autre lui-même qui, *poussé*, s'est mis à écrire *comme un inspiré, de la main gauche*. Et le film de la Fin du monde, tournant vertigineusement à rebours, a renversé le déluge annoncé en une cosmogonie nouvelle.

12. 1917, et non 1916 comme l'indique *L'Homme foudroyé*, sans doute pour des raisons de datation symbolique sur lesquelles Cendrars reviendra.

Préface

Le bateau *Sans-Nom* s'est échoué contre une grange ouverte à tous les vents. Parti pour l'Amérique, le voyageur s'est retrouvé au pays des cressonniers qui, comme par hasard, ressemble à *une Suisse en miniature*. Jamais il ne parviendra à gagner Saint-Pétersbourg d'où il se serait embarqué ensuite pour New York, et le récit s'interrompt sur l'image du jeune homme assis dans un train qui ne partira jamais – parce que refaire ce voyage-là est *désormais* inutile. Le *Sans-Nom* est resté inachevé, mais cet inachèvement est à l'origine de l'ensemble des Mémoires. Telle est la grandeur secrète d'un récit brusquement dérouté et dont l'exigence mythique aura été comblée au-delà de ses prévisions. En 1945, l'auteur de *L'Homme foudroyé* sait pourquoi il *tient tellement* à un texte qu'il garde pour soi seul : le *Sans-Nom* n'est rien d'autre que la clé de voûte de son architecture prochronique. Après le choc du 21 août 1943, Cendrars a toutes les raisons du mythe, quand il évoque le récit secret, de changer un retour avorté à New York en renaissance à Méréville parce que c'est la ville mère qui lui a donné la clé du temps.

Claude LEROY

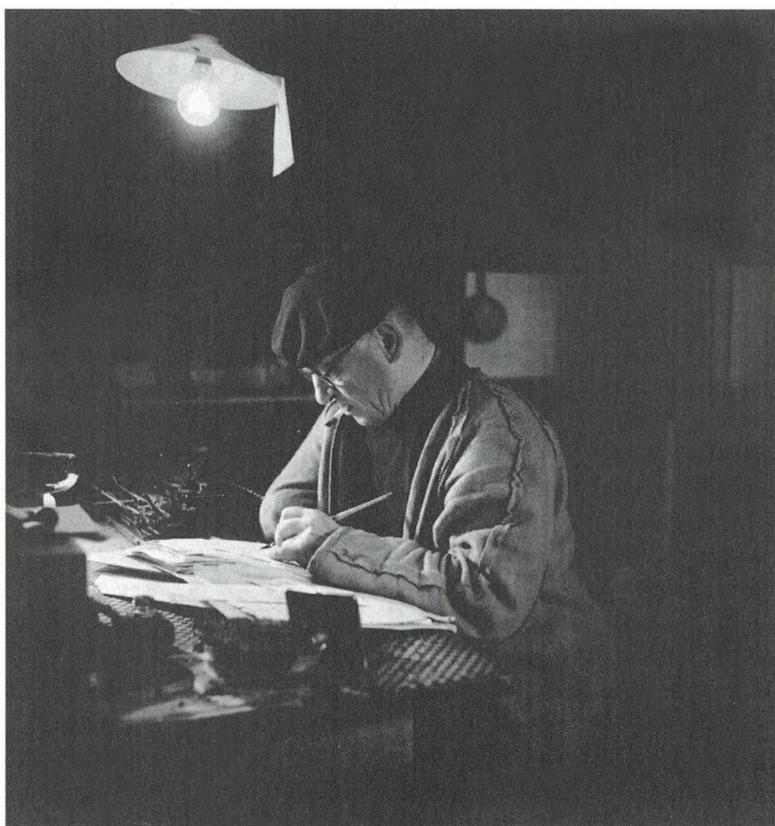
AVERTISSEMENT RELATIF AUX NOTES

Les notes appelées par lettres supérieures sont de Blaise Cendrars. Comme il le souhaitait, elles sont regroupées après les récits auxquels elles renvoient sous le titre : « NOTES (pour le Lecteur inconnu) ».

Les notes appelées par astérisques en bas de page sont de Blaise Cendrars.

Les notes appelées par chiffres supérieurs sont de Claude Leroy et renvoient au Dossier critique en fin de volume.

L'HOMME FOUROYÉ



*Blaise Cendrars au travail dans sa cuisine d'Aix-en-Provence, en 1945.
Photographie de Robert Doisneau.*

« ... le grand livre du monde... : Voyager, voir des cours et des armées, fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, recueillir diverses expériences, s'éprouver soi-même dans la fortune... ».

DESCARTES : *Discours de la méthode*¹.

DANS LE SILENCE DE LA NUIT

I

« Mon cher Édouard Peisson², – ce matin, tu m’as raconté que l’officier allemand que l’on a logé chez toi, à la campagne, était venu te chercher dans ta cuisine la veille au soir pour te faire observer une belle éclipse de lune, puis qu’il t’avait plaqué là pour gagner sa chambre avec une grue invraisemblable qu’il avait ramenée de Marseille... et que tu étais resté là, seul, sur ta terrasse, fort avant dans la nuit, songeant à la défaite... Et tu as terminé, disant : – C’était inouï, ce silence, cette nuit, ce clair de lune, les oliviers argentés et noirs, cette nuit chaude, parfumée par les herbettes et les pins des collines circonvosines, cette nuit d’août, ce ciel constellé, cette nuit translucide, cette paix, ce silence, et l’occupant fornicant chez moi avec une poule. Quelle humiliation!...

« Dès que tu fus sorti, je ne sais pourquoi, mon cher Peisson, je me mis à penser à ce que tu venais de me raconter, et au sujet de tes réflexions nocturnes, je me mis à évoquer d’autres nuits, tout aussi intenses, que j’ai connues sous les différentes latitudes du globe, dont la plus terrible que j’ai vécue, seul, au front, en 1915...

« C’était également l’été et par une belle nuit étoilée ; non plus sous le ciel translucide de Provence mais devant Roye, dans une plaine du nord, toute en jachères et en herbes folles, vieilles de plus d’un an, et d’où montait une buée laiteuse, plutôt opaque... et qui allait s’effilochant... et que les étoiles criblaient, comme des taches d’encre un papier buvard déchiré... et tout devenait fantomatique... Il n’y avait pas non plus de lune au ciel... Je mâchais un brin d’herbe... Et l’éclipse

que j'eus alors l'occasion d'observer fut, comme tu vas le voir, une éclipse de ma personnalité, et je me demande comment je suis encore en vie... Cette peur, jamais je n'avais raconté cela à personne et je t'aurais tout dit à la minute si tu avais encore été là. Je me penchai à la fenêtre ; juste tu tournais le coin de la rue, juché sur ta bicyclette. Alors, n'ayant plus une chance de te rattraper, au lieu de te courir après, j'allai dénicher ma machine à écrire, l'époussetai et me mis inconscient à taper pour toi le présent récit, tu devines avec quelle émotion, mon cher Peisson, puisque, depuis juin 1940, et malgré ta chaleureuse et fréquente insistance, et toutes les sollicitations intéressées des éditeurs, des hebdomadaires et des journaux – sans parler du malaise qui découlait pour moi de mon inactivité – tu sais que je n'ai pas écrit une ligne.

« Mon cher Peisson, puisque tu es, quoique à ton insu, à la base de cette reprise d'activité, permets-moi, non seulement de te faire hommage de ce premier récit, mais encore de te considérer à partir d'aujourd'hui comme le parrain³ de ma production future, et j'espère bien que tu me feras l'amitié d'accepter ce titre qui n'est pas plus gratuit qu'honorifique car il comporte une grande part de responsabilité.

« Mais si, désirant partager la responsabilité que je te mets à charge, je me demande comment ta courte visite de ce matin a pu déclencher en moi un choc tel qu'immédiatement je me suis mis à écrire et pourquoi je me suis remis à écrire aujourd'hui même, je ne sais pas trop que répondre. Ce que tu m'as dit de ta nuit, du ciel, de la lune, du paysage, du silence a dû ranimer en moi des réminiscences similaires, attisées qu'elles étaient par les résonances de guerre que tu m'as laissé entendre derrière les réflexions amères que tu me rapportais et que tu m'as dit avoir faites, seul, sur ta terrasse et jusqu'à fort avant dans la nuit, au sujet du lieutenant allemand qui loge chez toi et qui abuse honteusement de ton domicile, violant non pas une ignoble putain mais ta retraite d'écrivain. Et alors, j'ai pris feu dans ma solitude car écrire c'est se consumer...

« L'écriture est un incendie qui embrase un grand remue-ménage d'idées et qui fait flamboyer des associations d'images avant de les réduire en braises crépitantes et en cendres retombantes. Mais si la flamme déclenche l'alerte, la spontanéité du feu reste mystérieuse. Car écrire c'est brûler vif, mais c'est aussi renaître de ses cendres.

« Ou ne crois-tu pas, tout simplement, que les marins comme les poètes sont beaucoup trop sensibles à la magie d'un clair de lune et à la destinée qui semble nous venir des étoiles, sur mer, sur terre, ou entre les pages d'un livre quand nous baissons enfin les yeux et nous détournons du ciel, toi, le marin, moi, le poète, que tu écris et que j'écris, en proie à une idée fixe ou victimes d'une déformation professionnelle ?

« Avec ma main amie

« BLAISE CENDRARS.

« Aix-en-Provence, le 21 août 1943⁴. »

II

Donc, la Légion était en ligne devant Roye⁵. C'était un secteur admirablement bien aménagé et pour une fois notre position était dominante par rapport à celle des tranchées allemandes qui se trouvaient à contre-bas, presque invisibles, perdues dans la plaine qu'elles éraflaient à peine, à deux, trois kilomètres des nôtres, quelque part, au diable Vauvert ! C'était le repos. Nous étions hors de la portée des coups de fusil.

Dans un précédent recueil d'histoires et à propos de la mort du légionnaire Griffith, l'égoutier de Londres*, j'ai déjà parlé de ce secteur calme et de tout repos, où il ne se passait jamais rien, décrit le paysage, cette plaine désolée de Roye, toute plantée de betteraves montées en graine et dont nous gardions les confins verdoyants et boisés, face au nord, cité le château de Tilloloy qui avait été incendié au début de la guerre, évoqué son grand parc dévasté et le hêtre rouge, au milieu de la pelouse, à l'ombre duquel j'avais édifié mon gourbi à l'instar de mes camarades qui, dès le premier soir, avaient déserté tranchées et abris pour dresser la tente ou construire des petites huttes de branchages et ne se sentaient plus de joie à l'idée de pouvoir enfin dormir tranquilles, au sec, en plein air, et j'ai raconté comment nous, nous, les rescapés du cloaque des ouvrages blancs et du borbier de Carency, nous, les derniers survivants des combats rapprochés du cimetière de Souchez, nous, les vieux, j'ai raconté comment nous nous la coulions douce dans ce secteur. C'était

* Blaise Cendrars : *Histoires vraies*, pp. 57-87, 1 vol., Grasset, Paris, 1937. (N.d.A.)

le repos. On restait des vingt jours en ligne. On n'en foutait pas une datte. Des bourricots nous montaient de la boustifaille et, comme le régiment était en voie de reconstitution, non seulement nous touchions double et triple ration de vivres mais encore il nous arrivait beaucoup de bleusaille pour boucher les trous et nous, les vieux, nous la chargions de toutes les corvées, si bien que nous engraissons à vue d'œil à force de bouffer la ration des morts – leur jus, leur singe et de s'envoyer leur pinard – et de faire bosser les vivants, ces pauvres bleus qui venaient renforcer nos effectifs, des récupérés, de la raclure de dépôt, ce qui nous faisait rire, nous, les vieux. Les vieux !... Nous étions soldats depuis à peine un an, nous, les plus vieux... exception faite de deux, trois ancêtres de la véritable Légion d'Afrique, des phénomènes, comme Griffith en avait été un. Mais, justement, à propos de la mort de Griffith, j'ai également noté combien les misères de cette première année de guerre et l'esprit de corps, les traditions de la Légion – bravoure, chansons, j'm'en-foutisme, cafard, terribles saoulographies, discipline, propreté corporelle, coquetteries d'hétaïres, défi, héroïsme – nous avaient moralement dépravés, rendus cyniques au point que pour occuper leur farniente actuel certains se faisaient tatouer l'as de pique entre les deux yeux, des femmes nues sur les pectoraux, et des cochonneries dans le dos, par exemple : ce thème classique, que l'on retrouve sur des fragments de poteries antiques dédiées à Esculape et qui figure aussi parmi les « graffiti » catalogués de Pompéi, d'un serpent sortant des fesses. Moi, je lisais à loisir, et, comme je l'ai raconté, c'est un livre à la main que j'ai assisté à l'agonie de Griffith. Mais, au fond, cette oisiveté nous pesait.

III

Arthur, c'est-à-dire l'égoutier de Londres, le dénommé Griffith était mort vers la fin juin, dans ma gaitoune, à l'écart. Comme je le lui avais promis, je m'étais débrouillé pour qu'aucun gradé, et surtout pas le toubib du régiment, ne s'en doutât ni que personne ne vînt troubler son bienheureux délire. Selon son désir, le bougre avait donc pu *se barrer en douce*. Eh bien, quelques jours plus tard, la chose n'eût plus été possible : le secteur grouillait et, moi, j'avais jeté mon livre.

Qu'on se rassure, le baroud n'avait pas recommencé ; on ne se battait toujours pas dans ce secteur où il ne se passait jamais rien ; mais à force d'ennui et las de ne rien faire les légionnaires, ces instables, ces éternels insatisfaits, étaient partis en vadrouille, et la vadrouille qui consistait à filer dans la soirée vers l'arrière, à la recherche du vin, se terminait, le vin bu, en tournées en premières lignes et en patrouilles hors des lignes, dans le *no man's land*, tout cela sans raison, par pure gloriole et vantardise d'ivrognes, et aussi pour épater les bleus, la nuit. C'est le sergent van Lees qui avait inauguré ça, et je ne devais pas tarder à connaître tous les secrets de sa tactique pour arriver à chaparder le vin des artilleurs, le vin du génie et même le vin des civils et le « bouché » de MM. les officiers qu'il allait chercher dans des villages aussi éloignés des lignes que Bus et Conchy-les-Pots, où siégeaient les états-majors. Au retour de ces équipées tortueuses et de plus en plus fréquentes, on entendait des chansons d'Afrique et des refrains bachiques retentir entre les lignes, maintenant que nos maraudeurs étaient chaque nuit de sortie. Les types se baladaient bien en

avant de nos barbelés, s'engueulaient, s'interpellaient, chahutaient, alertaient, provoquaient les régiments de culs terreaux et de pétzouilles⁶ qui tenaient le secteur à gauche et à droite de la Légion – d'un côté, des Savoyards et de l'autre, je crois, des Landais –, des biffins et de la coloniale qui lâchaient des fusées éclairantes et qui se mettaient à tirer des coups de fusil sur nos bravaches, et nos pochards de s'ensauver en rigolant de la bonne blague ! C'était alors une bousculade, une défilade rapide d'ombres fuyantes devant nos réseaux de fils de fer, une déroute de godillots, de rires, de chutes, de branchages cassés et nos drôles de se trotter en vitesse, mais non sans lancer derrière eux, tels les héros d'Homère, des injures retentissantes avant de s'évanouir dans un pli de terrain où ils culbutaient dans une espèce de faille transversale ou ravine pour se carapater et finalement se tenir cois, s'endormir, cuver leur vin. Au petit jour, on voyait nos lascars rentrer individuellement dans nos lignes, chacun se dissimulant de son mieux, rampant sur le layon, se faufilant entre les maigres branches d'un ancien tiré incendié qui reliait leur trou à nos avant-postes, se coulant à plat ventre pour passer un à un sous nos barbelés. Et c'est ainsi que petit à petit cette faille transversale ou ravine était devenue un lieu de rendez-vous pour tous les ivrognes du secteur, un repaire de joyeux loustics, un tripot, une cave où les soiffeurs se rendaient directement, maintenant que le sergent y débitait du vin au tonneau (sacré van Lees, je n'ai jamais pu comprendre comment il était arrivé à stocker du vin et à charrier des tonneaux dans cette cache du *no man's land*!) et tous ceux qui ne pouvaient rentrer au petit jour avaient petit à petit aménagé leur repaire pour ne pas se laisser surprendre, pas plus par l'ennemi que par leurs victimes de l'arrière, si bien que peu à peu et sans que l'on s'en rendît compte cette taupinière – c'était un endroit sinistre, tout hérissé de souches carbonisées – s'était transformé en un petit poste, ma foi, fortement organisé et relié à nos lignes par un boyau bien profond, de plus d'un kilomètre de long qui se déroulait en zigzquant, suivant pas

à pas la piste primitive tracée par nos braves pochards, du trou initial au débouché dans nos tranchées.

Mais tout a une fin en ce monde, même la nouba, la grande orgie des légionnaires qui déborde facilement en folie des grandeurs, et, en vérité, van Lees devait pousser les choses trop loin le jour où, dans un accès de mégalomanie, exaspéré par le vin, le gain, les danses du ventre improvisées, ses succès de beau mâle mais de sale mec, sa réussite de tenancier, les crédits qu'il avait consentis, l'autorité qu'il avait acquise sur tous et qui se muait volontiers en tyrannie, tel un orgueilleux caïd partant en dissidence, il émit la prétention de proclamer son indépendance, d'enrôler des partisans, de hisser le drapeau noir, se croyant invincible parce qu'il venait de gagner deux mitrailleuses aux cartes sur Popoff, le sergent mitrailleur. Cela dégénéra en rixe. Les deux sergents en vinrent aux mains. Van Lees écopa d'un coup de couteau dans l'aine. Ce qui provoqua une enquête et les deux sergents furent cassés. Et quand van Lees nous revint, sortant de l'infirmerie, il dut rentrer dans le rang et prendre son tour de garde au créneau, tout comme un bleu. C'est qu'entretemps, le renfort était arrivé, le régiment était au grand complet, le dur service avait repris, le bon temps était fini, cela bardait comme au bagne et les nouveaux officiers nous faisaient baver pour avoir les hommes bien en main. Quant à la cave de van Lees, elle avait été portée sur les cartes du secteur comme un ouvrage défensif avancé sous la dénomination de la position de La Croix, probablement à cause de sa configuration en forme de « T », vu le long boyau en zigzag coupé au sommet par la faille transversale ou ravine, mais jamais il n'y avait eu de croix ni de calvaire en ce lieu maudit qui ressemblait plutôt au chaudron de l'enfer.

La Croix n'était pas occupée dans la journée ; par contre, chaque nuit, un groupe de la section franche montait dans ce petit poste perdu que nous, les vieux, continuions à appeler la Cave, la Kasbah ou le Ratodrome des Bleus en souvenir du bon vin que nous y avons bu, ou pour honorer la foire qui

y avait été faite, ou en mémoire de l'initiation des bleuets de la classe 15, ces tendres zigues que van Lees, l'instigateur de la nouba légendaire, avait su faire turbiner et exploiter jusqu'à la gauche dans le but de les dessaler, de les affranchir, bref, de les initier aux rites, de leur inculquer le rythme, la vie endiablée de la Légion. La grande nouba avait duré quinze jours.

Telle est l'origine de ce petit poste perdu où je devais connaître, par une belle nuit du mois de juillet, la plus grande peur de ma vie. Mais avant d'en venir là, je voudrais encore dire deux mots sur van Lees qui devait subir fin septembre, à l'attaque de la ferme Navarin, en Champagne – où nos bleus devaient se distinguer et la Légion, une fois de plus, être citée à l'ordre des Armées –, van Lees devait subir la mort la plus effroyable qu'il m'ait été donné d'observer sur un champ de bataille. En effet, comme nous partions à l'assaut, il fut emporté par un obus et j'ai vu, j'ai vu de mes yeux qui le suivaient en l'air, j'ai vu ce beau légionnaire être violé, fripé, sucé, et j'ai vu son pantalon ensanglanté retomber *vide* sur le sol, alors que l'épouvantable cri de douleur que poussait cet homme assassiné en l'air par une goule invisible dans sa nuée jaune retentissait plus formidable que l'explosion même de l'obus, et j'ai entendu ce cri qui durait encore, alors que le corps volatilisé depuis un bon moment n'existait déjà plus.

À part ce pantalon vide, je ne retrouvai rien d'autre de van Lees; il n'y eut donc pas de mort à enterrer.

Que ce petit ex-voto de l'homme foudroyé lui serve d'oraison funèbre!

IV

La Croix. Les hommes n'aimaient pas monter à La Croix. Depuis que ce poste avait été miné par une section du génie, ils prétendaient que le génie voulait nous faire payer le vin volé en nous faisant, un beau jour, sauter en l'air sans crier gare et que, ce jour-là, les artilleurs, qui avaient également un vieux compte de vin à régler avec nous, en profiteraient pour tirer dans le tas et nous écraser par-dessus le marché sous un déluge d'obus. Tel était l'état d'esprit des légionnaires quand ceux du groupe franc montaient à la nuit tombante dans ce maudit petit poste perdu bien en avant du secteur, et jamais encore je n'avais eu affaire à pareille bande de râleurs découragés.

La vérité était que le petit poste était condamné d'avance et la consigne, qu'en cas d'attaque de grand style, nous devions l'évacuer et nous replier sur notre ligne principale de résistance, et le génie avait l'ordre formel de faire sauter La Croix et le boyau des Zigzags. J'ai déjà dit combien ce secteur modèle était parfaitement organisé, aménagé au point que nous n'avions plus rien à y faire. Les tranchées étaient soigneusement défilées, les postes de mitrailleuses épatamment camouflés, les champs de tir bien dégagés et intelligemment distribués, les crapouillots ou mortiers en batterie derrière une crête dominante, des pièces de 75, montées en éclipse, flanquaient traîtreusement les redans en première ligne. Jamais on n'avait vu ça. L'ensemble de la position était truffé de pièges, farci de chevaux de frise et les réseaux de nos barbelés, touffus à souhait, s'étendaient sur une vaste profondeur.

Vraiment, La Croix, qui était en l'air, ne comptait pas pour grand-chose dans un aussi puissant dispositif défensif, c'est tout juste si l'on pouvait se servir de cette excroissance comme d'un petit poste de guet, et c'est bien pourquoi on nous y envoyait chaque nuit ; mais allez faire entendre raison à des légionnaires qui se croyaient brimés par leurs officiers et dont l'imagination travaillait, hantés qu'ils étaient par la présence sous leurs pieds d'une mine formidable qui pouvait éclater d'une minute à l'autre, d'une fougasse qui devait fatalement jouer un jour en ébranlant tout le secteur, ce qui serait le signal de la grande attaque attendue mais dont eux, les légionnaires, et ils en étaient convaincus, feraient les premiers frais, feraient passivement les frais, et ils enrageaient.

– Alors bon, voilà maintenant qu'on est destinés au feu d'artifice. Tu parles d'un 14 juillet quand on sautera en l'air et qu'on leur servira de cible, au secteur. Ils n'auront pas besoin d'illuminer. On sera là comme des cons, suspendus entre ciel et terre, avec notre pantet en feu pour faire lampions, tu parles d'une rigolade ! râlaient-ils en s'engageant dans le boyau des Zigzags qui aboutissait à la cave exécrée, et les nuits de garde se passaient sans rien faire d'autre que de sacrer et de jurer et de maudire son mauvais sort.

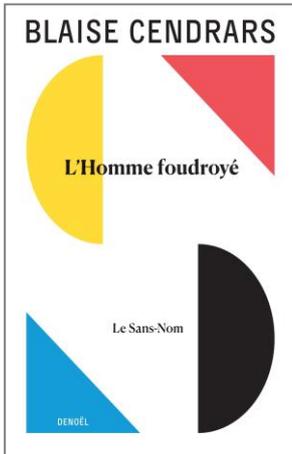
Pourtant, l'hiver précédent, à Dompierre⁷, sur la Somme, où il y avait le plus grand cratère de mine de tout le front, de la mer du Nord à la Suisse, un entonnoir de 96 mètres de circonférence et de 28 mètres de profondeur, dont nous occupions la lèvre inférieure, j'avais déjà vu les hommes devenir fous ; mais on se battait, on luttait de vitesse, on se battait contre la montre, et l'imminence même du péril auquel on était exposé, et l'énormité et l'urgence du travail de sape à effectuer, et l'épuisement nerveux de cette lutte fiévreuse contre la montre empêchaient les hommes de désespérer. Ce n'était pas tant une bataille à mort entre deux adversaires acharnés à se faire périr qu'une lutte de vitesse d'où chacun des deux partis cherchait à se garer le premier pour avoir la vie sauve ou tout au moins la peau. Mines et contre-mines se

succédaient ; il y avait toujours une chance de s'en tirer en agissant le premier, en faisant sauter l'autre. On ne restait que quatre jours en lignes, quatre jours sous terre, quatre jours à l'écoute. On avait le temps de se barrer. On entendait l'ennemi travailler sourdement, gratter, forer, se rapprocher dangereusement et, alors, on en faisait autant, on forait, grattait, fouinait, fouissait fiévreusement la terre, se portant à la rencontre de la galerie ennemie, creusant, s'enterrant, travaillant de la bêche et des ongles pour arriver sournoisement sous l'ennemi, bien dans son axe, et l'on faisait la pause avant de bourrer la chambre d'explosion... et l'on entendait au-dessus de soi l'ennemi en faire autant, entre deux pauses, des chocs sourds qui faisaient se détacher des blocs de terre de notre voûte souterraine... comme nous, l'ennemi, qui n'en pouvait plus, se hâtait pour être le premier prêt... Dans l'une et l'autre sape les caisses d'explosifs et les sacs de terre passaient de mains en mains sans que les épaules fourbues et les reins cassés et les échines courbatures sentissent le poids écrasant des charges de mort dont les deux fourneaux de mine superposés se remplissaient jusqu'aux bords. Sauve qui peut ! Déjà l'on se ruait vers la sortie du tunnel ; le cordon Bickford se déroulait ; un sergent battait le briquet... C'était l'enfer, mais on avait une chance, la chance de faire vite, d'être le plus leste, d'être le premier à déguerpir. Cela créait une émulation, on avait son sort entre ses mains... une ultime chance... Ce n'était pas comme ici, dans ce secteur modèle où il ne se passait jamais rien mais qui était si dangereusement truqué et avait été conçu par un fort en thème en vue d'une éventuelle attaque allemande, secteur de malheur où l'on restait des vingt jours en ligne sans avoir rien d'autre à faire qu'à attendre... attendre... mais attendre quoi, bon Dieu !... « attendre, finissaient par conclure les hommes, attendre que ce cocu de sergent, le sergent du génie de service dans sa cagna comme un chef de gare dans son cagibi, bouffe la consigne et perde la tête en cas d'attaque et appuie une seconde trop tôt sur le bou-

L'Homme foudroyé/Le Sans-Nom. À quoi tiennent, dans *L'Homme foudroyé*, cet air de fête, cette jubilation de l'écriture dont rendent mal compte un titre aux couleurs tragiques et tant d'épisodes marqués par la guerre, l'échec ou la mort? Qu'est-ce qui pousse Blaise Cendrars à écrire à son ami Jacques-Henry Lèvesque que c'est là ce qu'il a fait de meilleur à ce jour, et à Raymone, sa compagne, que c'est «le meilleur livre du monde»? C'est dans le traitement du temps qu'il faut sans doute chercher les éléments d'une réponse. Le désordre savamment rhapsodique de ce livre à la composition fascinante répond à une ambition de démiurge: créer en secret l'écriture de l'éternel retour. Pour retrouver le temps perdu, Cendrars invente la *prochronie*.

La collection « Tout autour d'aujourd'hui » présente, en quinze volumes, les œuvres complètes de Blaise Cendrars (1887–1961) dont elle propose la première édition moderne, avec des textes établis d'après des sources sûres (manuscrits et documents), accompagnés de préfaces et suivis d'un dossier critique comprenant des notices d'œuvres, des notes et une bibliographie propre à chaque volume. Après la débâcle de 1940, Cendrars s'est retiré à Aix-en-Provence où, pendant trois ans, il cesse d'écrire. Il sort de son silence de guerre en publiant *L'Homme foudroyé* (1945), le premier de quatre volumes de Mémoires qui bouleversent les règles du genre et sont considérés aujourd'hui comme son grand œuvre. À l'origine de ce renouveau prend place un récit longtemps inconnu, *Le Sans-Nom*.

Textes préfacés et annotés par Claude Leroy.



Œuvres complètes, T5 Blaise Cendrars

Cette édition électronique du livre
Œuvres complètes, T5 de Blaise Cendrars
a été réalisée le 17 février 2023
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207169650 - Numéro d'édition : 559980).

Code Sodis : U53448 – ISBN : 9782207169681
Numéro d'édition : 559983.